

DESSAULES, Henriette, *Journal*, édition critique par Jean-Louis Major. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1989. 669 p.

Pierre Trépanier

Volume 44, numéro 1, été 1990

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/304867ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/304867ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut d'histoire de l'Amérique française

ISSN

0035-2357 (imprimé)

1492-1383 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Trépanier, P. (1990). Compte rendu de [DESSAULES, Henriette, *Journal*, édition critique par Jean-Louis Major. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1989. 669 p.] *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 44(1), 107–108. <https://doi.org/10.7202/304867ar>

DESSAULLES, Henriette, *Journal*, édition critique par Jean-Louis Major. Montréal, Les Presses de l'Université de Montréal, 1989. 669 p.

Avec ce nouveau volume de la Bibliothèque du Nouveau Monde, les Presses de l'Université de Montréal continuent de servir magnifiquement les lettres québécoises et l'histoire intellectuelle. Le *Journal* d'Henriette Desaulles confirme la réputation enviable et méritée de cette collection consacrée à l'édition critique. Le lecteur est comblé. Jean-Louis Major a signé une introduction remarquable et très fine, où se déploient une parfaite maîtrise de l'oeuvre et une intelligence très sûre de la littérature intimiste. C'est un guide précieux et savant, qui démontre par a plus b — et souvent de façon ingénieuse — que le texte qui subsiste est non seulement une copie, mais le fruit d'une réécriture. Même la chronologie a été réaménagée par la diariste. On ne saura sans doute jamais l'écart réel entre l'état premier du manuscrit et la présente version (quatre cahiers opisthographes), publiée intégralement ici pour la première fois. Cela ne met sans doute pas en cause la sincérité littéraire du *Journal*, mais suffit à alerter l'historien. Le texte a été mutilé au cours de la réécriture et l'on ne peut prouver l'absence d'interpolations. La précocité et la liberté des propos de l'adolescente sont-elles toujours authentiques? Quelle est la part de l'autocensure et des atténuations? Il faut reconnaître toutefois que la cohérence du texte, l'unité de ton, au moins dans les premières parties, plaident en faveur du *Journal* comme témoignage historique.

Car, pour l'historien, un journal intime, qu'il soit manuscrit ou édité, reste d'abord et avant tout un témoignage, d'autant plus pertinent qu'on aspire désormais à écrire l'histoire du privé dans sa dimension collective, au-delà donc de la biographie proprement dite. Admettre la valeur de cette nouvelle histoire, c'est du coup légitimer l'exploitation de ce type de sources. Or la littérature personnelle, inédite ou publiée, reste un domaine à apprivoiser pour l'historien, tenté de n'y voir qu'un matériau à usage biographique. Une réflexion théorique en profondeur s'impose. Elle devra mettre à contribution l'apport des littéraires, beaucoup plus avancés que les historiens, et s'inspirer des travaux sur l'histoire orale et le récit de vie. La perspective des spécialistes de la littérature qui n'abordent le journal qu'en tant que genre littéraire et ne considèrent que l'oeuvre publiée ne saurait suffire. L'historien doit faire son miel de la masse des écrits intimes, de ceux qui sont parus comme de ceux qui dorment dans les archives et les débarras, et dont Yvan Lamonde nous a donné une première approximation.

Parce que l'historien, au bout du compte, s'intéresse moins aux itinéraires idiosyncrasiques qu'aux expériences collectives, le journal intime lui pose un problème particulier. Le vrai journal est d'abord l'expression d'une attention à soi, mais une attention active qui précise les contours du moi et contribue à édifier l'identité. Il n'est pas qu'un écho de la vie intérieure, un simple miroir, il est, partiellement, cette vie. Dans certains cas extrêmes, voire pathologiques, la vie peut y refluer presque entièrement. À partir d'un témoignage aussi personnel, comment arriver à affiner la connaissance d'une société? Cette question est essentielle, mais elle n'est pas si neuve. En effet, toute source qualitative présente une difficulté semblable, qu'on peut tenter de surmonter par l'analyse de contenu, par exemple. Une autre analogie vient à l'esprit: depuis l'invention de l'enquête sociologique, depuis Frédéric Le Play donc, les sciences sociales n'ont-elles pas cessé de s'interroger sur la validité de la

monographie, de l'étude de cas, et sur les conditions optimales de sa généralisation? La tâche assez intimidante qui attend les historiens est donc la mise au point d'outils conceptuels et d'un cadre théorique visant à repérer et à mettre en oeuvre les éléments de sommation, de totalisation sociale que recèle l'écrit intime. Le marquage des constantes dans la trame spirituelle, intellectuelle et affective, l'identification des points de vue et réactions relevant de l'appartenance sociale ne sont que des étapes préliminaires.

S'il faut apprendre à faire de l'histoire au moyen du journal intime, il faut aussi faire l'histoire du journal intime dans la société québécoise, en particulier dans le cadre de l'histoire de l'éducation. La situation ambiguë du journal dans la tradition catholique doit être prise en compte s'agissant du Canada français: complément ou rival de l'examen de conscience et de la confession, défendu dans tel couvent ou recommandé dans tel collège, le journal soulève radicalement la question du rapport à l'autorité — Dieu ou son Église — dans l'expérience religieuse.

C'est là sans doute le principal intérêt du journal d'Henriette Dessaulles, croyante mais libre, pour ne pas dire rebelle. L'autre thème le plus présent — l'amour qui prend conscience de soi — fournit le contrepoint qui, avec la manière primesautière et sans complexe d'Henriette, ajoute au plaisir de lire. La mièvrerie est rare chez cette couventine, qui d'ailleurs répète qu'elle voudrait bien être un garçon. Bref on respire dans son journal alors qu'on se sent étrangement contraint dans celui d'un Lionel Groulx, qui se surveille trop. Groulx explore sa prison, Henriette se taille un espace de liberté, qu'elle interdit aux importuns. Affaire de culture familiale sans doute (la tribu des Papineau et des Dessaulles), mais aussi trait de caractère: Henriette était une anticonformiste dans l'âme. Le lecteur, ne sentant chez elle nulle pose, savoure ses petites audaces, qui, toutes, ont l'accent de la sincérité. Au point qu'il ne s'étonne pas de voir cette fillette du XIXe siècle tutoyer Dieu à l'occasion et lui adresser d'assez rudes remontrances. Si, hélas! Henriette est devenue Fadette, ce n'est pas le couvent qui est responsable de cet avatar, mais le mariage, les responsabilités de famille, la mort de l'homme aimé, les soucis d'argent, le milieu social et, bêtement, la vie qui passe et qui use.

*Département d'histoire
Université de Montréal*

PIERRE TRÉPANIÉ